

Public : adulte (ou cycle 3)

C'EST QUOI LA POESIE ?

Objectif de la séance :

Cette séance est une séance de méta-cognition. Il s'agit de dégager les critères de chacun·e autour de la poésie ou des textes poétiques. Elle peut être une séance d'ouverture, pour révéler les représentations initiales, ou une séance en cours de parcours, après un premier bain de poésie. Elle peut se vivre entre adultes ou s'adapter pour des élèves de cycle 3 avec un corpus allégé.

Durée : 50 min

Matériel : un corpus de textes variés (voir en annexe)

Déroulé de l'atelier

Les textes sont disposés en vrac sur la table. Les participant·es piochent simultanément dedans, selon leurs envies, et lisent d'abord silencieusement quelques textes.

“Est-ce que c'est de la poésie ?”

Le tri des textes permet des discussions sur les critères de chacun et chacune.

L'objectif n'est pas de se mettre d'accord sur des critères communs mais de donner à voir les critères de chacun·e, qui peuvent être variés.

Quelques exemples, qui peuvent aider à l'animation de ce temps mais ne sont amenés que sous forme de question, si la recherche s'essouffle :

Rimes ou non, vers ou non, thématiques, émotions produites, sonorités, rythme, évocations...

Quels critères seraient nécessaires ? Suffisants ? Rédhibitoires ?

Lesquels seraient personnels ? Partagés ?

Pour vivre la poésie autrement

Atelier Poétissimo

Liste des textes de ce corpus
(à destination de l'animateur, ne pas dévoiler avant l'activité de tri)
merci à Alain Chartier, formateur à l'espe de Grenoble en 2014

Texte 1

6h30

Chanson de Karen Cheryl

Texte 2

"J'étais dans la foule"

Chateaubriand, *les Mémoires d'outre-tombe*

Texte 3

Le grand combat

Henri Michaux

Texte 4

"D'un gradin d'or"

Rimbaud, *Les Illuminations*

Texte 5

"On doit laisser pousser ses ongles"

Lautréamont, *Les Chants de Maldoror*

Texte 6

"Où suis-je"

Racine

Texte 7

"Malheur à celui qui"

Musset, *Les Caprices de Marianne*

Texte 8

"Seigneur"

Blaise Cendrars, *les packs à New York*

Texte 9

"Chacun a ses plaisirs"

Molière, *L'École des femmes*

Texte 10

"Il pleuvait"

Alexis Kazantzaki, *Zorba*

Texte 11

La Fille Vaudou

Tim Burton

Texte 12

"C'est ainsi ma mignonne"

Publicité

Texte 13

Le poulain

Pierre Menanteau

Texte 14

"Lézard plastique"

Joël Sadler, *Le Stylo-bille*

Texte 15

"Un mince filet d'eau"

Alain Boudet, *Le Rire des cascades*

Texte 16

"Mon enfant, ma sœur"

Baudelaire

Texte 17

"Il est un pays superbe"

Baudelaire

Texte 18

Poème graphique, Patrice Soletti

Annexe : Corpus de textes à trier

Il est un pays superbe, un pays de Cocagne, dit-on, que je rêve de visiter avec une vieille amie. Pays singulier, noyé dans les brumes de notre Nord, et qu'on pourrait appeler l'Orient de l'Occident, la Chine de l'Europe, tant la chaude et capricieuse fantaisie s'y est donné carrière, tant elle l'a patiemment et opiniâtrement illustré de ses savantes et délicates végétations.

Un vrai pays de Cocagne, où tout est beau, riche, tranquille, honnête; où le luxe a plaisir à se mirer dans l'ordre; où la vie est grasse et douce à respirer; d'où le désordre, la turbulence et l'imprévu sont exclus; où le bonheur est marié au silence; où la cuisine elle-même est poétique, grasse et excitante à la fois; où tout vous ressemble, mon cher ange.

Tu connais cette maladie fiévreuse qui s'empare de nous dans les froides misères, cette nostalgie du pays qu'on ignore, cette angoisse de la curiosité? Il est une contrée qui te ressemble, où tout est beau, riche, tranquille et honnête, où la fantaisie a bâti et décoré une Chine occidentale, où la vie est douce à respirer, où le bonheur est marié au silence. C'est là qu'il faut aller vivre, c'est là qu'il faut aller mourir!

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Un mince filet d'eau
jamais ne retiendra
le rire des cascades

C'est ainsi ma mignonne
Que nous trouv'rons l'bonheur,
Du printemps à l'automne
Dans notre intérieur.
Mais il faut l'embellir
Et pour que notr' chez soi
Nous fass' toujours plaisir,
L'orner de meubl's de choix.
Et pour cela
Allons là-bas...

Allons voir l'Bonhomme Ambois
Des fameux' Gal'ries Barbès
On l'aime dès qu'on le voit
Allons l'voir boulevard Barbès.
Ah !
Allons voir l'Bonhomme Ambois
Ses meubles sont ceux qui plaisent.
Allons l'voir boulevard Barbès
Au coin de la rue Labat.
Bois... Bois... le fameux Bonhomme Ambois.

Chacun a ses plaisirs qu'il se fait à sa guise ;
Mais pour ceux que du nom de galans on baptise,
Ils ont en ce pays de quoi se contenter,
Car les femmes y sont faites à coqueter :
On trouve d'humeur douce et la brune et la blonde,
Et les maris aussi les plus bénins du monde ;
C'est un plaisir de prince ; et des tours que je voi
Je me donne souvent la comédie à moi.

Le poulain
Il aime tant jouer.
Que son galop charmant.
Aux quatre coins du pré.
Entraîne la jument.
Parfois, à la barrière,
Il vient voir le passant.
Et ses yeux caressant.
Lui tendent leur prière.

Lézard plastique
Bleu rouge ou vert
Tu te caches
Au creux de ton mur de verre
En attendant de ramper
Linéairement
Multicolorement
Sur le soleil blanc de mes cahiers.

Il pleuvait. Un fort sirocco soufflait et les éclaboussures des vagues arrivaient jusqu'au petit café. Les portes vitrées étaient closes, l'air sentait le relent humain et l'infusion de sauge. Dehors, il faisait froid et le brouillard des haléines embuait les carreaux. Cinq ou six matelots qui avaient veillé toute la nuit, emmitoufflés dans leurs vareuses brunes, en poil de chèvre, buvaient du café ou de la sauge et regardaient la mer à travers les vitres ternies. Les poissons, étourdis par les coups de la mer démontée avaient trouvé un refuge dans les eaux tranquilles des profondeurs; ils attendaient que, là-haut, le calme revienne. Les pêcheurs empilés dans les cafés attendaient eux aussi la fin de la bourrasque et que les poissons, rassurés, remontent à la surface mordre à l'appât. Les soles, les rascasses, les rates revenaient de leurs expéditions nocturnes. Le jour se levait.

D'étoffe blanche est sa peau,
et elle est toute racommo-
dée, et elle a plein d'épingles de couleur
qui lui dépassent du cœur.

Elle a des yeux super-
bes, une belle paire
de disques hypnotiseurs dont elle use
pour fasciner les gus.

Toutes sortes de zombies l'entourent et dansent
quand elle est en pleine transe,
il y en a même un dont la provenance
est la France.

Hélas elle se sait prisonnière d'un sort,
dont elle ne se sort
Jamais. En effet, dès qu'on s'
approche d'elle, les épingles encore
plus profond dans son cœur s'enfoncent.

Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Que dois-je faire encore ?
Quel transport me saisit ? Quel chagrin me dévore ?
Errante, et sans dessein, je cours dans ce palais.
Ah ! Ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ?
Le cruel ! De quel œil il m'a congédiée !
Sans pitié, sans douleur au moins étudiée.
L'ai-je vu se troubler et me plaindre un moment ?
En ai-je pu tirer un seul gémissement ?
Muet à mes soupirs, tranquille à mes larmes,
Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?
Et je le plains encore ! Et, pour comble d'ennui,
Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui.

On doit laisser pousser ses ongles pendant quinze jours. Oh! comme il est doux d'arracher brutalement de son lit un enfant qui n'a rien encore sur la lèvre supérieure, et avec les yeux très-ouverts, de faire semblant de passer suavement la main sur son front, en inclinant en arrière ses beaux cheveux! Puis, tout à coup, au moment où il s'y attend le moins, d'enfoncer les ongles longs dans sa poitrine molle, de façon qu'il ne meure pas; car, s'il mourait, on n'aurait pas plus tard l'aspect de ses misères. Ensuite, on boit le sang en léchant les blessures; et, pendant ce temps, qui devrait durer autant que l'éternité dure, l'enfant pleure. Rien n'est si bon que son sang, extrait comme je viens de le dire, et tout chaud encore, si ce ne sont ses larmes, amères comme le sel. Homme, n'as-tu jamais goûté de ton sang, quand par hasard tu t'es coupé le doigt? Comme il est bon, n'est-ce pas; car, il n'a aucun goût. En outre, ne te souviens-tu pas d'avoir un jour, dans tes réflexions lugubres, porté la main, creusée au fond, sur ta figure malade mouillée par ce qui tombait des yeux; laquelle main ensuite se dirigeait fatalement vers la bouche, qui puisait à longs traits, dans cette coupe, tremblante comme les dents de l'élève qui regarde obliquement celui qui est né pour l'oppresser, les larmes? Comme elles sont bonnes, n'est-ce pas; car, elles ont le goût du vinaigre. On dirait les larmes de celle qui aime le plus; mais, les larmes de l'enfant sont meilleures au palais. Lui, ne trahit pas, ne connaissant pas encore le mal: celle qui aime le plus trahit tôt ou tard... Je le devine par analogie, quoique j'ignore ce que c'est que l'amitié, que l'amour (il est probable que je ne les accepterai jamais; du moins, de la part de la race humaine). Donc, puisque ton sang et tes larmes ne te dégoûtent pas, nourris-toi, nourris-toi avec confiance des larmes et du sang de l'adolescent. Bande-lui les yeux, pendant que tu déchireras ses chairs palpitantes; et, après avoir entendu de longues heures ses cris sublimes, semblables aux râles perçants que poussent dans une bataille les gossiers des blessés agonisants, alors, t'ayant écarté comme une avalanche, tu te précipiteras de la chambre voisine, et tu feras semblant d'arriver à son secours. Tu lui délieras les mains, aux nerfs et aux veines gonflées, tu rendras la vue à ses yeux égarés, en te remettant à lécher ses larmes et son sang. Comme alors le repentir est vrai! L'étrincelle divine qui est en nous, et paraît si rarement, se montre; trop tard! Comme le cœur déborde de pouvoir consolier l'innocent à qui l'on a fait du mal: « Adolescent, qui venez de souffrir des douleurs cruelles, qui donc a pu commettre sur vous un crime que je ne sais de quel nom qualifier! Malheureux que vous êtes! Comme vous devez souffrir! Et si votre mère savait cela, elle ne serait pas plus près de la mort, si abhorrée par les coupables, que je ne le suis maintenant. Hélas! qu'est-ce donc que le bien et le mal! Est-ce une même chose par laquelle nous témoignons avec rage notre impuissance, et la passion d'atteindre à l'infini par les moyens même les plus insensés? Ou bien, sont-ce deux choses différentes? Oui... que ce soit plutôt une même chose... car, sinon, que deviendrai-je au jour du jugement! Adolescent, pardonne-moi; c'est celui qui est devant ta figure noble et sacrée, qui a brisé tes os et déchiré les chairs qui pendent à différents endroits de ton corps. Est-ce un délire de ma raison malade, est-ce un instinct secret qui ne dépend pas de mes raisonnements, pareil à celui de l'aigle déchirant sa proie, qui m'a poussé à commettre ce crime; et pourtant, autant que ma victime, je souffrais! Adolescent, pardonne-moi. Une fois sorti de cette vie passagère, je veux que nous soyons entrelacés pendant l'éternité; ne former qu'un seul être, ma bouche collée à ta bouche. Même, de cette manière, ma punition ne sera pas complète. Alors, tu me déchireras, sans jamais t'arrêter, avec les dents et les ongles à la fois. Je parerai mon corps de guirlandes embaumées, pour cet holocauste expiatoire; et nous souffrirons tous les deux, moi, d'être déchiré, toi, de me déchirer... ma bouche collée à ta bouche. O adolescent, aux cheveux blancs, aux yeux si doux, feras-tu maintenant ce que je te conseille? Malgré toi, je veux que tu le fasses, et tu rendras heureuse ma conscience. » Après avoir parlé ainsi, en même temps tu auras fait le mal à un être humain, et tu le mettras à l'hôpital; car, le perclus ne pourra pas gagner sa vie. On t'appellera bon, et les couronnes de laurier et les médailles d'or cacheteront tes pieds nus, épars sur la grande tombe, à la figure vieille. O toi, dont je ne veux pas écrire le nom sur cette page qui consacre la sainteté du crime, je sais que ton pardon fut immense comme l'univers. Mais, moi, j'existe encore!

Malheur à celui qui, au milieu de la jeunesse, s'abandonne à un amour sans espoir! Malheur à celui qui se livre à une douce rêverie avant de savoir où sa chimère le mène et s'il peut être payé de retour! Mollement couché dans une barque, il s'éloigne peu à peu de la rive, il aperçoit au loin des plaines enchantées, de vertes prairies et le mirage léger de son Eldorado. Les vents l'entraînent en silence et, quand la réalité le réveille, il est aussi loin du but où il aspire que du rivage qu'il a quitté; il ne peut ni poursuivre sa route ni revenir sur ses pas.

D'un gradin d'or, - parmi les cordons de soie, les gazes grises, les velours verts et les disques de cristal qui noircissent comme du bronze au soleil, - je vois la digitale s'ouvrir sur un tapis de filigranes d'argent, d'yeux et de chevelures.

Des pièces d'or jaune semées sur l'agate, des piliers d'acajou supportant un dôme d'émeraudes, des bouquets de satin blanc et de fines verges de rubis entourent la rose d'eau.

Tels qu'un dieu aux énormes yeux bleus et aux formes de neige, la mer et le ciel attirent aux terrasses de marbre la foule des jeunes et fortes roses.

J'étais dans la foule, à l'entrée de la rue Grange-Batelière, quand le convoi de M. de La Fayette défila : au haut de la montée du boulevard le corbillard s'arrêta ; je le vis, tout doré d'un rayon fugitif du soleil, briller au-dessus des casques et des armes : puis l'ombre revint et il disparut.

La multitude s'écoula ; des vendeuses de plaisirs crièrent leurs *oubliés*, des vendeurs d'amusettes portèrent çà et là des moulins de papier qui tournaient au même vent dont le souffle avait agité les plumes du char funèbre.

Seigneur, la foule des pauvres pour qui vous fîtes le Sacrifice
Est ici, parquée, tassée, comme du bétail, dans les hospices.

D'immenses bateaux noirs viennent des horizons
Et les débarquent, pêle-mêle, sur les pontons.

Il y a des Italiens, des Grecs, des Espagnols,
Des Russes, des Bulgares, des Persans, des Mongols.
Ce sont des bêtes de cirque qui sautent les méridiens.
On leur jette un morceau de viande noire, comme à des chiens.

C'est leur bonheur à eux que cette sale pitance.
Seigneur, ayez pitié des peuples en souffrance.

Seigneur dans les ghettos grouille la tourbe des juifs
Ils viennent de Pologne et sont tous fugitifs.

Je le sais bien, ils t'ont fait ton Procès ;
Mais je t'assure, ils ne sont pas tout à fait mauvais.

Ils sont dans des boutiques sous des lampes de cuivre
Vendent des vieux habits, des armes et des livres.

Rembrandt aimait beaucoup les peindre dans leurs défroques.
Moi, j'ai, ce soir, marchandé un microscope.

Hélas! Seigneur, Vous ne serez plus là, après Pâques!
Seigneur, ayez pitié des juifs dans les baraques.

Six heures trente, le réveil a sonné
Le soleil aussi va se lever
On s'en va en coup d'vent
On court après le temps

Du plus bas de l'échelle au plus haut
Des millions de gens se lèvent tôt
C'est le pain quotidien
Et c'est aussi le mien

Mais chacun rêve et se dit
Le week-end approche, à nous la belle vie
Les contraintes et les soucis
Oubliés jusqu'à lundi

« Papa, fais tousser la baleine », dit l'enfant confiant.
Le tibétain, sans répondre, sortit sa trompe à appeler l'orage
et nous fûmes copieusement mouillés sous de grands éclairs.
Si la feuille chantait, elle tromperait l'oiseau.

Dans la marmite de son ventre est un grand secret.
Mégères alentours qui pleurez dans vos mouchoirs;
On s'étonne, on s'étonne, on s'étonne
Et on vous regarde,
On cherche aussi, nous autres le Grand Secret.

Il le pratéle et le libucque et lui barouille les ouillais ;
Il le rague et le roupète jusqu'à son drôle ;
Il le tocarde et le marmine,
Le manage rape à ri et ripe à ra.
Enfin il l'écorcobalisse.
L'autre hésite, s'espudrine, se défaisse, se torse et se ruine.
C'en sera bientôt fini de lui ;
Il se reprise et s'emmargine... mais en vain
Le cerveau tombe qui a tant roulé.
Abrah ! Abrah ! Abrah !
Le pied a failli !
Le bras a cassé !
Le sang a coulé !
Fouille, fouille, fouille,
Dans la marmite de son ventre est un grand secret.